

REGARDS SUR LUCIEN LEVY-BRUHL : LE JEU DES MALENTENDUS

Les sciences sociales entretiennent avec leur histoire des rapports étranges. Quelques héros éponymes font l'objet d'un culte rituel. Des précurseurs nombreux dorment dans les limbes de l'oubli. Des boucs émissaires sont allusivement dénoncés et chargés de péchés inexpiables. Des mythes d'origine sont ainsi solidement bétonnés, qu'il n'est pas facile d'effriter. En reconsidérant la question de l'évolutionnisme dans l'histoire, de l'anthropologie, Alain Testard s'est attaqué à l'un de ceux-ci.¹ Dans un travail précédent, j'ai tenté de réunir les éléments d'un dossier du "cas" Lévy-Bruhl². Il s'agit d'un auteur "maudit" : c'est un de ses préfaciers qui le rappelle, non sans reprendre à son compte les critiques les plus rituelles³.

Je me propose de présenter ici quelques-unes des images qui constituent la vulgate sur cet auteur⁴, pour les confronter à l'esprit et à la lettre des textes⁵ replacés

dans leur contexte. Le malentendu dont a été enveloppée son oeuvre est d'autant plus intéressant à étudier qu'il s'agissait d'une entreprise visant à lever des malentendus.

"LECTURES"

Un ouvrage de vulgarisation de Jean Servier offre par exemple une formulation caractéristique de la condamnation sans examen où le point d'exclamation tient lieu d'analyse :

"Lévy-Bruhl, continuateur de la pensée de Durkheim, a recherché dans le silence de son cabinet la genèse de la pensée des civilisations traditionnelles qu'il qualifie de "sociétés inférieures" [...]. Pour lui, les "primitifs" n'ont pas une idée claire de l'individualité : d'où la "magie" - utilisation d'une partie d'un être pour agir sur l'être entier -, et ignorent les principes fondamentaux de toute logique cohérente - c'est à dire la logique occidentale : ainsi la contradiction, puisque pour les "primitifs" un même individu peut être à la fois un homme - du moins en apparence - mais aussi, sur un autre plan impossible à atteindre par la logique occidentale, un kangourou, ou un perroquet. A partir de cette réflexion, des ondes se sont propagées sans commune mesure avec la faiblesse du point de départ, dans l'espace et dans le temps, modifiant le développement de la pensée ethnologique. Pourtant, le pensée de Durkheim n'agissait qu'en fonction du vieux principe d'autorité : principe renforcé par la notoriété et la position sociale de son auteur".⁶

-
1. Alain Testard, la question de l'évolution dans l'anthropologie sociale, *Revue Française de sociologie*, XXXIII, n°2, avril-juin 1992, p. 155-187.
 2. Cf. D. Merllié, Le cas Lévy-Bruhl, *Revue philosophique*, CXIV, n°4, octobre-décembre 1989, p. 419-448 (l'ensemble de cette livraison est consacré à Lucien Lévy-Bruhl).
 3. Louis Vincent Thomas, préface à la réédition de 1970 (Retz) de L. Lévy-Bruhl, *La mentalité primitive* (1992).
 4. D'autres exemples des formes de traitement de cette oeuvre par le silence, l'allusion ou l'anathème sont présentés dans l'article cité à la note 2, p. 420-424.
 5. Les références aux livres de Lucien Lévy-Bruhl sur la "mentalité primitive" sont données par leur date de parution (c'est volontairement que sont cités surtout les deux premiers, pour expliciter le fait que les précisions apportées ne sont pas des repentirs plus ou moins tardifs) :

1910 : *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Alcan ;

1922 : *La mentalité primitive*, Alcan ;

1927 : *L'Ame primitive*, Akan ;

1931 : *Le sumatrel et la nature dans la mentalité primitive*, Alcan ;

1935 : *La Mythologie primitive. Le monde mythique des Australiens et des Papous*, Alcan ;

1938 : *L'Expérience mystique et les symboles chez les primitifs*, Alcan ;

1949 : *Les carnets de Lucien Lévy-Bruhl*, PUF (posthume).

6. Jean Servier, *L'éthnologie*, Paris, PUF ("Que sais-je ?"), 1986, p. 93-94.

Faut-il voir ce qu'il en est chez des auteurs de meilleure réputation ? Je me suis demandé, par exemple, si, dans les deux ouvrages de Pierre Bourdieu consacrés aux modes de pensée non théorisés, l'oeuvre de Lévy-Bruhl était évoquée. Je n'y ai trouvé qu'une allusion, où le renvoi dos-à-dos de la "pensée sauvage" lévy-straussienne et de la "mentalité primitive" Lévy-bruhlienne apparaît comme le parallèle entre "une sorte d'ethnocentrisme inversé" avec ce qui n'est donc évoqué que comme figure classique de l'ethnocentrisme simple :

"De même qu'on se serait moins étonné, au temps de Lévy-Bruhl, des bizarreries de la "mentalité primitive" si l'on avait pu concevoir que la logique de la magie et de la "participation" ait quelque rapport avec l'expérience la plus ordinaire de l'émotion ou de la passion (colère, jalousie, haine, etc.), on s'émerveillerait moins aujourd'hui des prouesses "logiques" des indigènes australiens si, par une sorte d'ethnocentrisme inversé, on ne prêtait inconsciemment à la "pensée sauvage" le rapport au monde que l'intellectualisme prête à toute "conscience" et si l'on ne passait sous silence la transformation qui conduit des opérations maîtrisées à l'état pratique aux opérations formelles qui leur sont isomorphes, omettant du même coup de s'interroger sur les conditions sociales de cette transformation." 7

En ce qui concerne Lévy-Bruhl, cette formulation suppose la méconnaissance des textes les plus explicites sur le caractère non théorique, mais émotionnel ou affectif de la "mentalité prélogique". Ainsi, dès le seuil du premier ouvrage, après un hommage à ce qu'il doit aux travaux de "M. Durkheim et ses collaborateurs", Lévy-Bruhl dit avoir "trouvé un utile secours chez les psychologues, assez nombreux aujourd'hui, qui, à la suite de M. Ribot, s'appliquent à montrer l'importance des éléments émotionnels et moteurs dans la vie mentale en général et jusque dans la vie intellectuelle proprement dite" : il faut récuser la représentation de la "vie psychique" que présente "un intellectualisme trop "simpliste" (1910, p. 3). Dans La mentalité primitive,

7. Pierre Bourdieu, Le sens pratique. Paris, Ed. de Minuit, 1980, p. 156. Les mêmes formules apparaissent dans Esquisse d'une théorie de la pratique. Genève-Paris, Droz, 1976, p. 212.

l'ouvrage le plus souvent cité, on peut lire aussi : "La mentalité primitive [...] n'est pas orientée, comme notre pensée, vers la connaissance proprement dite. [...]. Ses représentations collectives sont toujours pour une grande part de nature émotionnelle" (1922, p. 50). Ce thème sera largement développé dans les ouvrages ultérieurs par le recours à l'expression de "catégorie affective" 8. Quant à la nécessité de distinguer connaissance théorique et sens pratique, et de ne pas appliquer au second des critères pertinents pour la première, elle n'est pas moins explicite : "Mais autre chose est l'action dans l'espace, autre chose la représentation de cet espace" ; et le "postulat" qui ferait "admettre que posséder un mode d'activité, c'est posséder du même coup l'analyse de cette activité et la connaissance réfléchie des processus mentaux ou physiologiques qui l'accompagnent" est "insoutenable" (1922, p. 92). La critique adressée par Pierre Bourdieu à Claude Lévi-Strauss peut déjà se lire sous la plume de Lévy-Bruhl.

A un autre pôle de la sociologie française, Raymond Boudon présente un usage moins allusif de la figure de Lévy-Bruhl. Se proposant de montrer, dans son dernier ouvrage,⁹ que l'adhésion aux "idées fausses" peut souvent reposer sur de "bonnes raisons (au moins subjectives), il oppose ce type d'explication des "idées fausses" à celles qui renvoient à "des causes qui ne sont pas des raisons" (p. 23). Parmi ces dernières formes d'explication, il distingue celles qui invoquent des causes de nature affective (Pascal et La Rochefoucauld, ou, dans un genre différent, Freud et Pareto en sont proposés comme illustrations) de celles qui se fondent sur d'autres causes,

8. Cf. par exemple la description de la "catégorie affective du surnaturel" comme caractéristique de la "nature essentiellement émotionnelle" d'une "mentalité" où la "généralité" n'est pas de nature conceptuelle mais émotionnelle, "non proprement connue, mais plutôt sentie, dans l'introduction de Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive (1931, p. x x iv -x 1).

9. R. Boudon, L'art de se persuader des idées fausses, fragiles ou douteuses. Paris, Fayard, 1990. Sur Lévy-Bruhl, les formulations de cet ouvrage sont largement reprises (et durcies) dans les chapitres 1 (Action) et 13 (Connaissance) de R. Boudon (dir.), Traité de sociologie. Paris, PUF, 1992 (notamment p. 43, 508, 510, 515).

dont Lévy-Bruhl lui fournit le type. Il distingue ainsi, chez Durkheim et Lévy-Bruhl, deux théories de la magie opposées : Le premier, en rapprochant pratiques magiques et scientifiques, mettrait au jour les "bonnes raisons" du "primitif" de conserver ses croyances, tandis que le second, en expliquant les comportements magiques par le fait "qu'ils sont asservis" à des principes logiques différents des "nôtres" (p. 31), les renvoie à une "cause" qui s'imposerait aux sujets de l'extérieur. Or la théorie de Durkheim aurait les caractères d'une véritable théorie et resterait actuelle, tandis que celle de Lévy-Bruhl "est, de l'avis général, considérée aujourd'hui comme fautive et irrévocable" (p. 35) : chargée "d'hypothèses psychologiques très lourdes" (p. 41), elle est "à la fois ad hoc et tautologique" : "Elle explique la confusion des primitifs entre associations verbales et relations causales par la tendance qu'ils auraient à faire cette confusion, tendance dont la réalité est garantie par le fait qu'ils la font effectivement" (p. 42)¹⁰. D'ailleurs cette théorie a même été désavouée par son auteur (p. 43, note 23). Cependant des "théories du type Lévy-Bruhl" seraient avancées actuellement par des "psychologues cognitifs" (p. 71, 86) et leur succès repose sur le fait qu'elles sont "très proches des théories normalement produites par le sens commun" (p. 130, note 1)¹¹ assez conformes à celles de Lévy-

Bruhl¹² à d'autres qui lui font violence. Elle conduit, comme le texte précédemment cité, à affirmer que cette explication "minimise le rôle des facteurs affectifs" (p. 72). Elle débouche également sur le reproche d'ethnocentrisme : "Les théories de type Lévy-Bruhl témoignent peu d'égards" à "la dignité du primitif" (p. 387). Curieusement, R. Boudon ne se demande pas si une erreur si commune est imputable à "de bonnes raisons" ou à une "cause", affective ou non ; et on pourra admettre qu'il a "de bonnes raisons" de ne pas lire de trop près un auteur qu'il charge d'illustrer un mode d'explication aussi sommaire.

De telles lectures sont visiblement à contresens des intentions les plus explicites de Lévy-Bruhl. Seraient-elles explicables par la distance entre intentions et réalisations, ou par une difficulté d'accès de l'oeuvre ?

Les termes de "primitifs" et de "sociétés inférieures" peuvent paraître aujourd'hui condescendants ou méprisants. Mais pourquoi nous choqueraient-ils chez Lévy-Bruhl et non chez Durkheim et bien d'autres ? Lévy-Bruhl n'emploie "sociétés inférieures" et "primitifs" que pour se conformer à l'usage, et non sans guillemets souvent explicites¹³. Ses contemporains utilisent les mêmes termes, en même temps que d'autres qui peuvent paraître plus chargés et plus évolutionnistes, comme "non-civilisés" (ou "demi-civilisés") et, bien sûr, "sauvages".

10. Ironie du sort : le cercle qui est ainsi reproché à Lévy-Bruhl est de même nature que celui qu'il relevait, dans l'introduction de son premier ouvrage sur le sujet, contre les théories de "l'animisme", qui reposent, selon lui, sur l'axiome (non explicite) "que les fonctions mentales supérieures sont identiques dans ces sociétés et dans la nôtre" : "Si cet axiome était mis en doute, l'animisme, qui se fonde sur lui, serait du même coup atteint de suspicion, et ne saurait en aucun cas lui servir de preuve. On ne pourrait, sans cercle vicieux, expliquer la production spontanée de l'animisme chez les primitifs par une certaine structure mentale, et affirmer l'existence chez eux de cette structure mentale en s'appuyant sur cette même production spontanée de l'animisme. L'axiome et sa conséquence ne peuvent pas se prêter mutuellement leur évidence" (1910, p. 9). Or la théorie de l'animisme de Tylor et Frazer que conteste Lévy-Bruhl est typiquement un exemple des explications "par de bonnes raisons" dont R. Boudon cherche à montrer la supériorité. De sorte qu'on pourrait trouver chez Lévy-Bruhl des éléments de critique anticipée à R. Boudon au moins aussi adaptés à son texte que le sont ses objections aux écrits de Lévy-Bruhl.

11. Servant de repoussoir, la "Théorie" prêtée à Lévy-Bruhl doit être présentée comme disqualifiée : elle est périmée. Mais pour qu'elle permette de repousser quelque chose, elle doit être

actuelle : assimilable à d'autres théories de même forme. On pourrait voir là une logique de la "participation" : les explications de même forme qu'une explication disqualifiée sont disqualifiées.

12. Par exemple, "selon Lévy-Bruhl [...], le primitif a une constitution mentale différente de la nôtre" (p. 386). Mais Lévy-Bruhl ne dirait pas "constitution", mais "habitudes mentales", ou "mentalité orientée autrement", expressions moins "naturalisantes".

13. Ainsi, dès la première apparition du terme dans Les Fonctions mentales... une note précise : "Par ce terme, impropre, mais d'un usage presque indispensable, nous entendons simplement désigner les membres des sociétés les plus simples que nous connaissons" (1910a, p. 2). Et la préface de La mentalité primitive expose son projet comme un "effort pour pénétrer dans les modes de pensée et dans les principes d'action de ces hommes que nous appelons, bien improprement, primitifs, et qui sont à la fois si loin et si près de nous" (1922a, p. VII).

On trouve ces termes, par exemple, dans Les deux sources de la morale et de la religion (Alcan, 1932) de Bergson. Confronté aux usages de l'époque, le vocabulaire de Lévy-Bruhl est particulièrement dépouillé de connotations ou de jugements de valeurs même implicites. Ainsi, dans les comptes rendus ou résumés de la "théorie" lévy-bruhlienne, comme dans les travaux d'autres auteurs sur ces questions, on trouve fréquemment des termes comme "erreurs", "préjugés", "superstitions" : ces termes chargés négativement n'apparaissent pas dans l'oeuvre de Lévy-Bruhl. A titre d'exemple, on peut remarquer que si l'index de La Mentalité primitive comporte quatre renvois à l'entrée "superstition", il sont tous justifiés par un emploi du mot dans le cadre d'une citation¹⁴.

Si le vocabulaire ne peut guère expliquer l'incompréhension, serait-ce le volume de l'oeuvre qui découragerait d'y entrer ? Les travaux de Lévy-Bruhl sur le thème de la "mentalité primitive" ne comportent pas moins de six ouvrages parus de son vivant (auxquels s'ajoutent les cartes posthumes). Ces ouvrages sont constitués pour une très grande part de documents et témoignages, que Lévy-Bruhl rapporte ou traduit d'après des comptes-rendus ethnographiques. Ceux-ci sont généralement parus en d'autres langues que le français et d'accès plus ou moins difficile : on peut s'y intéresser pour eux-mêmes, et non seulement par rapport à l'interprétation qu'en propose l'auteur qui les collationne. Mauss relevait qu'il y a là une richesse utile en tout état de cause¹⁵. Mais de ce fait,

14. En fait, le mot s'y rencontre beaucoup plus souvent, mais toujours dans des citations.

15. "Ainsi l'auteur a constitué une sorte d'encyclopédie des religions primitives (des index copieux et élégants en facilitent l'usage). [...] Quant à moi, ce que je préfère dans tous ces livres, - auxquels j'ai souvent et franchement résisté - c'est de la belle et claire érudition ; les faits choisis, toujours instructifs, même quand ils sont plutôt des exemples, amusants, curieux ; ce sont les traductions excellentes, les nombreuses et heureuses trouvailles, c'est l'agencement, le développement parfait. Un beau modèle français, avec une teinte d'esprit anglais" (Marcel Mauss, Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939), Annales de l'université de Paris, reproduit in Oeuvres, Editions de Minuit, 1969, t. 3, p. 564). Mais même cet usage peut être problématique : Paul Jorion me faisait ainsi remarquer qu'il était pratiquement impossible de citer des documents

dans ces synthèses documentaires, l'interprétation n'occupe qu'un espace restreint, et il y a là, manifestement, un parti pris d'effacement de l'auteur ; son analyse peut ainsi paraître peu développée, presque allusive, relativement répétitive d'un ouvrage à l'autre, mais elle est aussi très facile à isoler des documents qu'elle informe. Cette discrétion de l'analyse s'explique par le fait que Lévy-Bruhl, conscient de l'inadéquation du vocabulaire et des concepts occidentaux à sa disposition pour décrire des "habitudes mentales" différentes, se propose de les communiquer plutôt en les faisant ressentir, en les mettant en scène, qu'en les décrivant de manière formelle ou abstraite¹⁶. Ce retrait de l'analyse ou de la "théorie" a pu faciliter les effets de vulgarisation et de déformation, mais il ne peut excuser les déformations systématiques par une quelconque opacité ou difficulté d'accès.

"RELECTURE"

Le dessein de Lévy-Bruhl n'est en effet nullement de conforter les occidentaux et colonisateurs dans leur sentiment de supériorité intellectuelle (ou, aussi bien, morale) sur les indigènes d'Afrique, d'Amérique ou d'Océanie : il n'aurait pas été besoin pour cela de prendre la plume ; assez d'autres l'avaient fait, et il n'est pas difficile de convaincre des convaincus. Pour mesurer à quel point le cliché où l'on l'a enfermé peut s'appliquer à ceux, précisément, contre lesquels il écrivait, on peut se reporter à d'autres textes d'époque sur l'évaluation intellectuelle des "primitifs" ou "sauvages".

ethnographiques présentés par Lévy-Bruhl, son discrédit rejaillissant même sur les récits ou documents présentés par lui.

16. Comme Mauss, Claude Lévi-Strauss a, à une époque, reconnu les qualités littéraires de l'entreprise : "La documentation est ample, et sa mise en oeuvre révèle un sens subtil du suggestif et du significatif. Un esprit exceptionnellement clair et un style délicieux enchantent à chaque instant le lecteur. Peu d'ouvrages techniques manifestent autant d'aisance et promettent autant d'agrément. On peut sentir encore dans son oeuvre [...] toute l'intégrité, le charme, et la générosité de son âme" (C. Lévi-Strauss, "La sociologie française", in G. Gurvitch et W.E. Moore (dir.), La sociologie au XXe siècle, PUF, 1947, t. 2, p. 540).

Charles Letourneau (1831-1902) est un représentant typique et très officiel de l'anthropologie française de la fin du XIXe siècle. Auteur de toute une série d'ouvrages dont le titre est souvent de la forme L'évolution de... dans les diverses races humaines, ainsi que d'une Psychologie ethnique¹⁷. il anime la Société d'anthropologie de Paris, dont il a longtemps été le secrétaire général. Dans ce cadre, il présente en juillet 1898, une communication intitulé "Un fait de psychologie primitive", qui porte sur les "mythes relatifs à la génération".

Il s'agit de "constater ainsi l'extrême débilité mentale des lointains ancêtres du genre "humain". La conclusion tirée de l'examen des "certains mythes très répandus et certains systèmes de parenté encore en vigueur chez les races inférieures contemporaines" est que "dans les clans primitifs, on n'a pas dû comprendre que les unions sexuelles eussent avec les conceptions un rapport quelconque. Sur ce point, les premiers hommes semblent avoir été aussi peu intelligents que les animaux". Si "ces mythes enfantins" méritent cependant l'attention, c'est qu'ils "représentent les premiers efforts de l'intelligence humaine pour expliquer la génération, alors que nos ancêtres avaient encore de yeux pour ne point voir. [...]. Ces explications si naïves peuvent donc être considérées comme l'embryon de la science et de la philosophie [...]. D'autre part, "ces manières si simplistes de comprendre la génération ont dû nécessairement se refléter dans les premiers systèmes de parenté, de famille, quand on a eu l'idée de noter les degrés de

parenté. En effet, aujourd'hui encore, les systèmes de parenté, chez nos primitifs contemporains, dénotent une très imparfaite compréhension de la consanguinité réelle".

La "débilité de ces représentations "naïves et "enfantines" de la génération et de la parenté est d'autant plus volontiers soulignée qu'elle n'a pas disparu des sociétés occidentales : "Je tenais seulement à bien mettre en relief l'extrême débilité mentale des races qui ont fondé les premières sociétés et l'extraordinaire survivance de leurs erreurs enfantines au sujet de la génération. Aujourd'hui encore, dans les sociétés très civilisées, l'immaculée conception est un dogme et nous savons qu'un philosophe très moderne, A. Comte le fait figurer dans sa religion dite positive"¹⁸.

Ce texte est très illustratif du type de lecture des faits de "psychologie primitive" que Lévy-Bruhl voudrait rendre caduc. Il consiste à supposer que les "sauvages" se posent les mêmes questions que les "civilisés" et y apportent des réponses stupides ou "enfantines", qui sont des "erreurs". Ce seraient en ce sens de "grands enfants"¹⁹. Mais il faut préciser aujourd'hui : "enfants" antérieurs à la construction d'une véritable psychologie de l'enfant. Lévy-Bruhl considère en effet que son entreprise s'inscrit dans la continuité de celle de Théodore Ribot qui critiquait la psychologie académique de son temps comme se limitant à "l'homme blanc, adulte

17 a raison d'un gros volume presque chaque année, on a ainsi L'évolution de la morale (Delahaye et Lecrosnier, 1887), L'évolution du mariage et de la famille (id., 1888), L'évolution de la propriété (Lescronier et Babé, 1889), L'évolution politique dans les diverses races humaines (id., 1890), L'évolution juridique dans... (id., 1891), L'évolution religieuse dans... (Reinwald, 1892), L'évolution littéraire dans ... (L. Bataille, 1894), La guerre dans ... (id., 1895), L'évolution de l'esclavage dans ... (Vigot, 1897), L'évolution du commerce dans... (id., 1898), La psychologie ethnique, Mentalité des races et des peuples (Schleicher, 1901), La condition de la femme dans les diverses races et civilisations (Giard et Brière, 1903, posthume), d'autres ouvrages plus généraux, comme La sociologie d'après l'ethnographie (Reinwald, 1880), s'inscrivant également dans une bibliographie considérable. Les plus récents de ces ouvrages font l'objet de comptes rendus très critiques dans L'Année sociologique. Marcel Mauss conclut celui de la Psychologie ethnique en caractérisant son auteur comme "un homme qui, après tout, eut son heure scientifique" (L'Année sociologique 1901-1902, VI, p. 151). Lévy-Bruhl ne cite jamais cet auteur.

¹⁸ Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, 1898, p. 321-328. Letourneau fait une confusion très fréquente entre "l'immaculée conception" (de la Vierge comme préservée du péché originel) et la "conception virginale" (de son fils).

¹⁹ Chez Letourneau, cette comparaison est permanente. Les deux premiers chapitres de La psychologie ethnique sont ainsi consacrés à "L'évolution mentale chez les animaux" puis à "La mentalité de l'enfant". Son point de vue strictement évolutionniste le conduit rapporter le comportement des "Australiens" et des "nègres" à celui de l'enfant, conçu comme ébauche grossière et maladroite. Par exemple, le "besoin de mimique relève psychologiquement de l'acte réflexe ; chez le sauvage comme chez l'enfant, il décèle une nature mentale encore indisciplinée, l'absence ou la faiblesse du contrôle volontaire sur les actes" (p.98). "Ses danses mimiques, ses grossiers dessins, [...] sont d'un enfant, et enfant il reste par son animisme mythique, par son langage, par sa numération" (p.100). Une comparaison des passages consacrés au langage et à la numération des "primitifs" chez cet auteur et chez Lévy-Bruhl fait bien ressortir le contraste des points de vue et en particulier l'abandon de l'évolutionnisme (et des jugements de valeur qu'il peut impliquer) chez le second.

et civilisé"²⁰. Si une psychologie des non occidentaux doit se constituer, sur une base sociologique, contre l'universalisation de la psychologie cousinienne des facultés, il en va de même de la psychologie de l'enfant, ce qui peut justifier, mais d'un point de vue tout différent, leur rapprochement²¹. Mais si l'enfant est conçu sur le modèle de l'adulte potentiel qu'il n'est pas encore, comme mettant en oeuvre les mêmes schémas de pensée ou de comportement, mais sur un mode encore inachevé ou imparfait ("débile"), alors, on a là le modèle du "primitif" que conteste, précisément, Lévy-Bruhl : "Paresse et faiblesse d'esprit des primitifs, confusion, ignorance enfantine, stupidité, etc. "sont les hypothèses" auxquelles on est alors conduit, et ces hypothèses (qu'on pourrait dire elles-mêmes paresseuses), il les récuse

²⁰. L'expression se trouve dans l'introduction de La Psychologie anglaise contemporaine (école expérimentale) (Paris, Germer Baillière, 1870 ; ce texte est généralement considéré comme le "manifeste" de la psychologie scientifique en France) : "Nous pourrions montrer que la psychologie ordinaire, en se restreignant à l'homme, n'a pas même embrassé tout l'homme, qu'elle ne s'est point souciée des races inférieures (noires, jaunes), qu'elle s'est contentée d'affirmer que les facultés humaines sont identiques en nature et ne varient qu'en degré [...] ; que dans l'homme elle a pris les facultés toutes constituées et qu'elle ne s'est occupée que rarement de leur mode de développement ; de sorte qu'en dernière analyse, la psychologie, au lieu d'être la science des phénomènes psychiques, a pris simplement pour objet l'homme adulte, blanc et civilisé" (p. 25-26 de l'édition de 1875). Cette expression doit être assez connue pour que Lévy-Bruhl la cite approximativement (l'ordre des adjectifs est différent), toujours sans référence, parfois sans même indiquer le nom de Ribot. Cette citation se trouve dès La morale et la science des moeurs (Alcan, 1903), où "la spéculation morale [...] en Europe chez les modernes" est rapprochée de "la psychologie introspective traditionnelle, qui étudie, elle aussi, l'homme "blanc et civilisé" (p.70). Elle apparaît dès le deuxième alinéa de l'introduction des Fonctions mentales ... (1910, p.2 ; et est reprise dans d'autres textes, comme la préface à l'ouvrage de vulgarisation sur "la mentalité primitive" de Charles Blondel (Stock, 1926, p.8), et peut être explicitée ainsi : "Notre psychologie et notre logique ont fait, depuis l'antiquité, d'admirables progrès. Elles sont pourtant restées, comme Th. Ribot l'a fait remarquer au siècle dernier, la psychologie et la logique de "l'homme blanc, adulte et civilisé". Le temps n'est-il pas venu pour elles de s'enrichir et de s'élargir en étendant le champ de leurs recherches ?" (dans une conférence prononcée à Oxford, La mentalité primitive. The Herbert Spencer lecture Clarendon Press, 1931, p.25).

²¹. Ce rapprochement est explicite dans le texte cité à la fin de la note précédente, qui enchaîne : "L'étude de la mentalité primitive leur ouvre de nouveaux domaines, et certains signes montrent que son exemple sera suivi avec profit. Une nouvelle psychologie de l'enfant, s'inspirant de la méthode appliquée à l'étude de la mentalité primitive, donne déjà de précieux résultats, par exemple, dans les travaux de M. Jean Piaget" (ibid.).

parce qu'elles "ne rendent pas suffisamment compte des faits". Que "l'activité mentale des primitifs" cesse d'être "interprétée d'avance comme une forme rudimentaire de la nôtre, comme infantile et presque pathologique", et "elle apparaîtra au contraire comme normale dans les conditions où elle s'exerce, comme complexe et développée à sa façon" (1922, p.15-16)²².

Le premier ouvrage consacré à la "mentalité primitive" s'ouvre ainsi par une critique de la théorie de "l'animisme" de Tylor et Frazer. Si Lévy-Bruhl ne cesse de répéter qu'il doit beaucoup, ne serait-ce que dans la fascination pour cet objet, à l'oeuvre encyclopédique de l'auteur du Rameau d'or, c'est en marquant que son propre travail repose sur une hypothèse opposée à la sienne. La théorie de l'animisme consiste par exemple à expliquer que la croyance en des "âmes" des êtres et des choses peut se comprendre comme une généralisation de l'expérience du rêve, mal dissociée de celle de la veille : si des morts ou des absents peuvent être vus en rêve, pourquoi n'agiraient-ils pas de la même manière le reste du temps ? A quoi Lévy-Bruhl objecte que les primitifs ne confondent certainement pas la veille et le sommeil²³, puisqu'ils accordent au rêve, en tant que tel, non pas autant de réalité ou de valeur qu'à l'expérience éveillée, mais davantage²⁴. Ce n'est pas la confusion avec l'expérience diurne qui explique les croyances "animistes", mais celles-ci qui permettent de comprendre la "valeur particulière"

²². Lévy-Bruhl note ainsi que "la torpeur intellectuelle, l'incuriosité, l'indifférence constatées par tant d'observateurs dans les sociétés primitives, sont presque toujours plus apparentes que réelles". Si l'objet les intéresse, dès, par exemple, qu'il s'agit de "l'action des puissances mystiques", "ces esprits si endormis se réveillent. Ils ne sont plus alors ni indifférents ni apathiques ; vous les voyez attentifs, patients et même ingénieux et subtils" (1922, p.94 ; cf. aussi p. 12).

²³. "Ils ne sont pas [...] dupes d'une grossière illusion psychologique. Ils savent très bien distinguer le rêve d'avec les perceptions de la veille, et qu'ils ne rêvent que lorsqu'ils dorment" (1922, p.96).

²⁴ "Au lieu de dire, comme on fait, que les primitifs croient à ce qu'ils perçoivent en songe, bien que ce soient des rêves, je dirai qu'ils y croient parce que ce sont des rêves. La théorie "illusionniste" est insuffisante. [...] Le rêve n'est pas une forme de perception inférieure et trompeuse. Au contraire, il en est une forme privilégiée [...]" (1910, p.56-57).

accordée aux rêves (cf. 1922, chap. 3). De même, il ne faut pas, en disant que "les esprits sont des causes personnifiées" (expression de Tylor), penser la notion d'esprit sur le modèle de l'idée de cause, alors qu'inversement, l'analyse de la représentation des "esprits" peut "nous aider à comprendre ce que sont certaines "causes" (1910, p. 16).

Il s'agit fondamentalement de comprendre que les indigènes et informateurs des récits ethnographiques ne raisonnent pas incorrectement en utilisant mal "la" logique ou en se laissant abuser par inexpérience, mais qu'ils raisonnent sur des bases différentes (qu'ils doivent, tout autant que les occidentaux, à leur socialisation). Le jeu de l'altérité et de l'identité est ainsi retourné dans un cas les principes seraient, au moins virtuellement, les mêmes, l'application différente, par déficience ou défaut, dans l'autre, il n'y a nulle déficience, l'application des principes n'est pas en jeu, les principes sont autres. Dans la relation colonisateur-colonisé, Lévy-Bruhl voit un malentendu fondamental, qu'il voudrait lever en montrant qu'il ne se situe pas au niveau où on le place (par exemple dans les réponses, mais dans les questions qui leur donnent sens)²⁵. Très logiquement, si l'on peut dire, le contresens sur l'intention de Lévy-Bruhl consiste à lui attribuer la forme extrême de l'attitude sur laquelle repose, selon lui, le malentendu.

Ce cercle interprétatif, qui consiste à prêter suffisance ou mépris pour l'autre culture à ceux qui cherchent à en faire percevoir la spécificité, apparaît ainsi comme lié à la

²⁵ C'est ainsi que le terme "contre-sens" apparaît plusieurs fois dans fonctions mentales.... Par exemple : "les représentations "religieuses" des primitifs sont pour nous l'occasion de contre-sens perpétuels" (p.433). L'idée et le terme de malentendu sont largement présents dans La mentalité primitive, à propos, par exemple des raisons pour lesquelles les "primitifs" ne manifestent pas de reconnaissance, mais au contraire des exigences, à l'égard des médecins européens qui les soignent (chapitre 13), ou de la signification des "ordalies" (chapitre 8), qu'il ne faut pas interpréter sur le modèle antique ou médiéval "comme une sorte de procédure judiciaire" : "C'est se condamner à n'y rien comprendre, et à s'extasier, comme les missionnaires de l'Afrique occidentale ou australe l'ont fait depuis des siècles, sur l'absurdité insondable des pauvres nègres. Mais, si l'on entre dans la façon de penser et de sentir des indigènes [...], leur conduite n'a plus rien d'absurde" (p. 503-504).

structure de la situation²⁶. Pour rendre communicable une culture aux indigènes d'une autre culture, il faut leur montrer le caractère inadapté de leur schèmes culturels de perception. Au décentrement ainsi demandé, deux formes de résistance sont alors possibles. Une forme primaire, qui consiste à trouver, dans les informations données, de nouvelles raisons de renforcer le point de vue spontané : l'autre - sauvage ou prolétaire - est décidément encore plus bizarre ou barbare qu'on le pensait. Une forme secondaire qui, dès lors que les principes éthiques universalistes s'opposent à ce renforcement direct du stéréotype, consiste à retourner sur l'interprète, l'interprétation inacceptable : s'il peint des coutumes aussi étranges, c'est par ethnocentrisme, s'il maximise la distance, c'est par mépris ou méconnaissance.

Le terme de "résistance" évoque la psychanalyse. Un parallèle s'impose. On peut considérer que Freud a rempli une autre partie du programme esquissé par Ribot, en explicitant les "logiques" des comportements psychopathologiques, et en montrant qu'elles éclairent les comportements "normaux"²⁷. Si les "résistances" à la psychanalyse ont été vives, elles paraissent surmontées puisque l'oeuvre de Freud s'est imposée tout autrement que celle de Lévy-Bruhl. Cette différence de destin peut s'expliquer en partie, sans doute, par le fait que Freud a entouré son oeuvre d'un appareil

²⁶ Il y a sans doute quelque chose de comparable dans la forme de discrédit un peu systématique qui a frappé les travaux des "culturalistes". Lévy-Bruhl esquisse d'ailleurs des analyses très proches de celles des anthropologues culturalistes, en décrivant par exemple diverses situations d'acculturation : "Le changement se produit de diverses façons", selon le nombre et le comportement des blancs. "Trop souvent, la société indigène ne peut survivre à cette crise ; les maladies et la démoralisation apportées par les blancs la font disparaître en peu de temps. Lorsqu'une adaptation se fait, on a remarqué qu'elle commence lentement, pour s'accélérer ensuite. Dans ce qu'on peut appeler une première période, ce n'est pas les indigènes qui s'adaptent à la manière de vivre européenne, mais c'est plutôt à leur propre culture qu'ils adaptent ce qu'ils empruntent aux blancs" (1922, p. 473). Ainsi, ou bien des éléments culturels isolés sont assimilés dans un contexte qui les altère, ou bien l'assimilation massive vaut destruction.

²⁷ La conscience qu'a pu avoir Lévy-Bruhl d'un rapport entre son entreprise et celle de la psychanalyse apparaît implicitement dans le thème et le vocabulaire des dernières pages de La Mythologie primitive (1935).

conceptuel, plusieurs fois remanié, assez encombrant pour en faire une oeuvre d'allure théorique et fortement ésotérique, tandis que Lévy-Bruhl a plutôt cherché à effacer, ou à ne présenter qu'à l'état d'esquisse, l'édifice notionnel qui lui paraissait nécessaire pour mettre en scène les analyses et documents destinés à communiquer son message²⁸, offrant ainsi une oeuvre d'allure exotérique, par là plus difficile à défendre, par des experts ou des clercs, contre retraductions et déformations "vulgaires". De même, l'un s'est comporté en fondateur d'école, ce qui n'était manifestement pas dans le tempérament de l'autre. Il semble que Lévy-Bruhl se soit intéressé de près aux philosophes anglais (même si ses publications dans le domaine de l'histoire de la philosophie n'ont pas porté principalement sur eux) : malgré l'importance décisive qu'a dû avoir la rencontre avec l'entreprise kantienne sur le développement de sa pensée et de son oeuvre²⁹, il avait sans doute plus de sympathie pour le style philosophique d'un Hume que pour celui des auteurs de systèmes.

La tradition scolaire a plus de facilité à retenir les auteurs de systèmes, qui se prêtent au résumé et à la schématisation. Mais l'influence des autres peut emprunter d'autres voies, moins repérables. Alors que la psychanalyse rencontre aujourd'hui une crise qui s'explique en partie par son succès et sa dissolution dans la "culture" des intellectuels de notre époque, - éclatement des écoles, longueur des analyses, pouvant tenir en partie au fait que les analysants

sont de plus en plus au fait des arcanes de la discipline³⁰ -, on peut aussi considérer que la déformation de l'intention de Lévy-Bruhl n'est qu'une expression d'un succès méconnu : c'est parce que les mises en garde contre l'ethnocentrisme qui armaient son projet ont été suffisamment intériorisées (au moins, là aussi, dans la sous-culture des intellectuels) que ce schème s'offre tout naturellement pour classer une oeuvre qui s'inscrit dans le mouvement même au nom duquel on la condamne.

²⁸ . Cette attitude a encore été renforcée par le sentiment que ces termes, qui polarisaient la critique, n'avaient pas été compris : d'où les précautions croissantes dont Lévy-Bruhl entoure les expressions de "prélogique", "mystique" etc., en rappelant qu'il ne les utilise que faute de mieux. L'avant-propos du dernier ouvrage de la série cite ainsi les précisions données sur ce point dès l'introduction du premier (1938, p. 3). S'il en va ainsi de la terminologie mise en oeuvre par l'exégèse, c'est que cela s'applique d'abord aux représentations qu'il s'agit d'explicitier et qui seraient trahies par des définitions trop précises : "Chercher à les définir plus exactement, à en dégager une notion précise, serait faire fausse route, et s'engager dans une voie sans issue" (1931, p. XL).

²⁹ . Cf. D. Merllié, art. cité, p.434-440 et jd., Pascal précritique. La présentation de Pascal dans "l'histoire de la philosophie moderne en France" de Lucien Lévy-Bruhl, in Denise Leduc-Fayette (édit.), *Pascal au miroir du XIX^e siècle*, Editions Universitaires, 1993.

³⁰ . Cf. Yvon Brès, *Critiques des raisons psychanalytiques*, Paris, PUF, 1985.